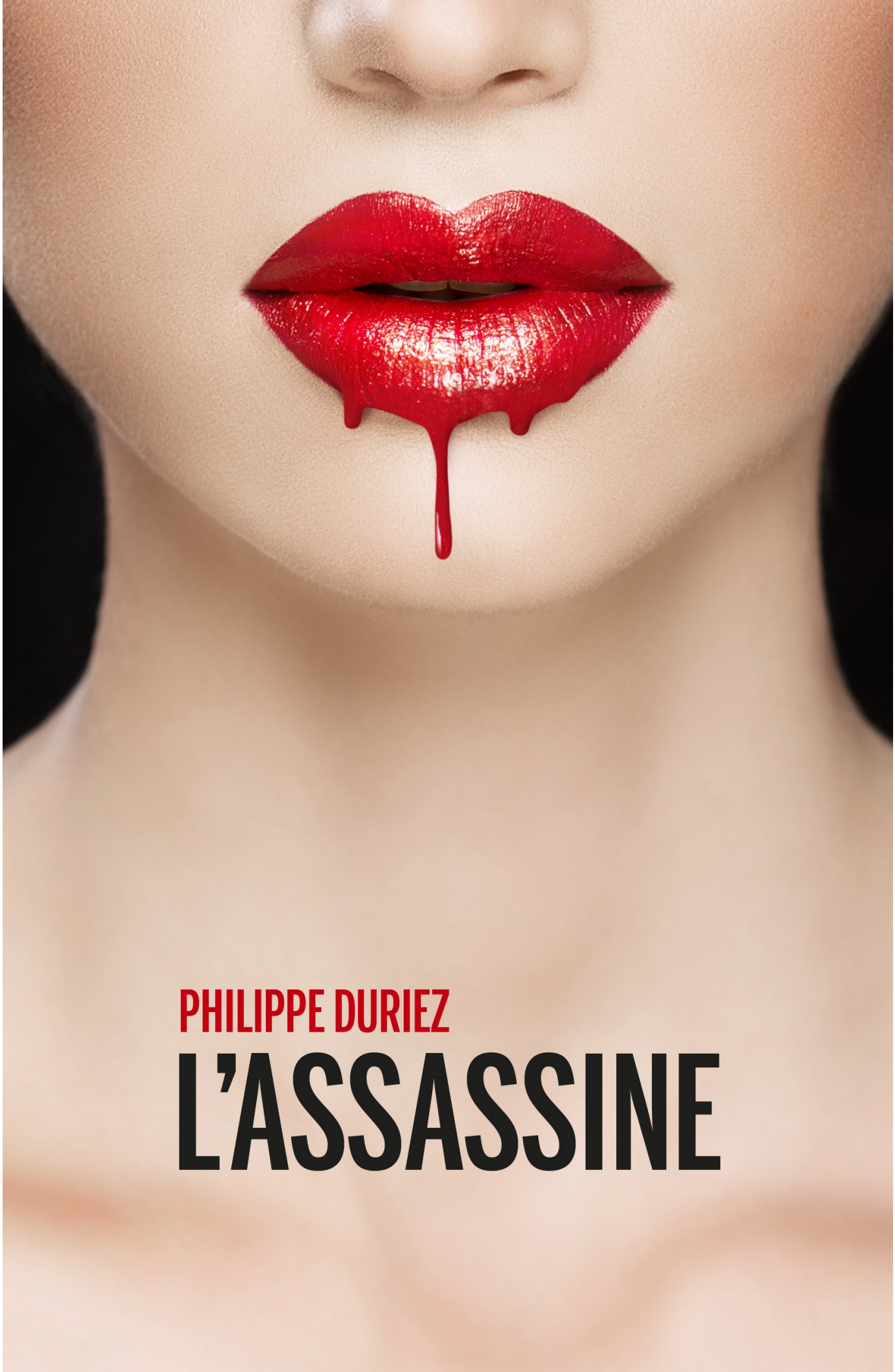

PHILIPPE DURIEZ

L'ASSASSINE

Philippe Duriez

L'Assassine

© Philippe Duriez, 2022

ISBN numérique : 979-10-405-0811-3

Librinova

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

1
Campagne rennaise janvier 1957

De retour de l'école, je traverse le village pour rentrer chez moi. Je suis sur la place devant le café de l'église. Le soleil, timide en ce début d'année, perd de sa superbe et se couche à l'horizon. Il ne fait pas bon traînasser dehors. Malgré cela, un homme se tient assis à une table ! Devant lui, non pas un verre de vin ou une tasse de café, mais un jeu d'échecs. C'est un vieil homme aux yeux malicieux qui tourne la tête vers moi. Il sourit dans sa barbe et laisse entrevoir une dentition éclatante.

— Bonjour, petite fille. Tu veux jouer avec moi ?

— Merci, monsieur, mais je ne sais pas.

— Je peux t'apprendre si tu veux.

L'homme m'observe de ses yeux verts. Je ne sais pourquoi, au même moment un frisson traverse ma chair. Pourtant je n'ai pas peur, ni froid d'ailleurs ! Non, je suis là sans pouvoir expliquer ce phénomène qui s'empare de ma petite personne.

— Je te fais peur ?

— Oh non, pas du tout ! Mais maman m'a toujours dit de ne pas parler aux étrangers.

— Et à quoi ressemble un étranger ?

— Je ne sais pas, monsieur.

— Je m'appelle Henri. Et toi ?

— Marie.

— C'est joli comme prénom. Tu viens t'asseoir ? Prends donc la chaise et mets ce plaid sur toi. Je ne voudrais pas que tu prennes froid.

Je m'exécute, comme hypnotisée par son regard.

— Voyons ! Ça te dirait d'apprendre ?

Je contemple le vieux monsieur, les yeux fixés sur les siens, ne sachant que répondre.

— Je vais parler pour toi et me dire oui. Aujourd'hui, pour commencer, je vais te conter l'histoire et l'origine du jeu qui sont sujets à beaucoup de légendes.

M. Henri me distille son savoir avec des mots adaptés à mon jeune âge.

— Voilà, la leçon est finie pour aujourd'hui. Va, et ne fais pas attendre ta maman.

— On va se revoir ?

— Je serai attablé à cette place les jours où tu passeras. Au revoir Marie.

Je reprends mon chemin jusque chez moi, un peu troublée. Je me demande si je n'ai pas rêvé. Et maintenant, si nous parlions de moi ! Tout d'abord : Bonjour ! Je suis une fille de 7 ans. Un peu jeune pour une héroïne de roman noir, n'est-ce pas ! N'ayez crainte, je vais grandir ! Et puis, est-ce moi qui tiens le rôle principal ? N'insistez pas, vous n'aurez pas la réponse. Pour le savoir ! Une seule solution : lire le récit de mes aventures… Ou pas !

Voyons ! Par quoi je commence ! Bien, par me présenter. Vous savez déjà que je me prénomme Marie. Marie Lacloche : drôle comme nom, n'est-ce pas ! Moi il me plaît bien, et cela, malgré les railleries dans la cour de récréation. Elles ne se sont pas éternisées très longtemps. J'ai laissé passer et cela s'est estompé. Un mois après la rentrée des classes, on n'en parlait plus. C'était sans compter l'arrivée d'une nouvelle élève, Bernadette, la fille du boucher qui vient de s'installer au village. Très vite promue meneuse de bande, grâce à une autorité naturelle et un physique plus développé que les autres enfants. Elle est de plus jalouse de mon indifférence à son égard. C'est vrai ! Pourquoi je la fréquenterais ? Elle est vulgaire, sans éducation, et en classe, ce n'est pas une lumière !

Alors, elle décide de me pourrir la vie à chaque récréation. C'est en continu des invectives et allusions déplaisantes, et pour couronner le tout, les ricanements des petites dindes qui l'accompagnent. Elle me connaît mal si elle pense que je vais me laisser insulter sans réagir. En parler à ma mère ? Je ne vais pas aller pleurer dans ses jupes. Non ! Je suis capable de me défendre seule.

2
Février

Cela fait un mois que j'apprends les échecs. Maintenant que je connais le déplacement de chaque pièce, M. Henri m'enseigne les ouvertures.

— Tu n'es pas au jeu aujourd'hui, Marie ! Quelque chose te tracasse.

— Je ne vais pas vous ennuyer avec mes histoires de cour de récré !

— Détrompe-toi ! Cela m'intéresse au plus haut point, car sache que pour jouer, il te faut un esprit libéré. C'est au sujet de Bernadette, n'est-ce pas ?

— Mais comment vous savez ?

— J'ai des yeux partout petite demoiselle ! Voyons, raconte-moi.

Je relate mon différend avec cette fille.

— Et que comptes-tu faire ? En parler à tes parents ?

— Non, je ne veux pas passer pour une pleurnicharde.

— Alors il n'y a pas cinquante solutions.

— Tu veux que je me fasse justice moi-même ?

— Et toi Marie, que veux-tu, au fond de toi.

— Lui mettre mon poing dans la figure.

— Tout le contraire de ce que je t'ai appris. Je suis peiné de voir que mes leçons ne sont pas bénéfiques. Voyons Marie ! Tu vas te mettre en faute ! Sois plus maligne.

Je suis un peu surprise du haussement de ton de M. Henri, mais il a raison, je réagis comme la première des idiotes.

— Vous êtes fâché ?

— Fâché ? Mon Dieu, non ! Un peu peiné, mais je te pardonne pour cette fois.

C’est ta première expérience. Rentre à la maison, réfléchis et tu trouveras. Attention Marie ! Toujours avoir un coup d’avance.

Le lendemain, j’ai la solution. Pour cela il me faut l’aide de mon frère Paul que je mets dans la confidence. Cette nuit je m’habille et sors en cachette. J’ouvre doucement la porte de ma chambre ; j’entends les ébats de ma mère et de Victor, son compagnon. C’est le moment ; je descends l’escalier, prends un couteau dans la cuisine et un tube de médicaments vide. Je me faufile chez la voisine, appelle le chien que je connais bien.

— Sage Marius, reste couché.

Le chien, rassuré, se recouche dans sa niche. J’ouvre un clapier et attrape un lapin. Je le saigne, récupère un peu de sang que je mets dans le tube. Le jour suivant, j’observe Bernadette à la récréation attendant l’instant où elle ira aux toilettes. C’est le moment, je m’apprête à entrer mais deux de ses camarades me barrent le passage.

— Laissez-moi passer !

— Hors de question, tu attends ton tour. Dégage !

— Pourquoi, votre chef a la trouille ? dis-je en élevant la voix. Eh Bernadette ! Tu as peur de moi ? Tu pisses dans ta culotte ?

— Laissez-la entrer, vous autres ! Viens, Lacloche, je vais te la mettre ta peignée.

Je pénètre à l’intérieur, elle est face à moi, la tête en furie.

— On va voir si tu as des tripes, pouffiasse !

J’ai sur moi deux canifs et le tube du sang de lapin. Je lui mets un couteau dans les mains.

— Tiens, prends ça ! On va voir ce que tu as dans le ventre.

Je profite de quelques atermoiements de sa part pour me taillader la paume de la main et par la même occasion ouvrir le tube contenant le sang. Je saisis de ma main ensanglantée le canif que Bernadette tient dans sa main, répandant ainsi du sang sur la lame. Je hurle de douleur en sortant précipitamment, me tenant le poignet et accusant Bernadette de m’avoir agressée.

Tout le monde la voit sortir, hébétée, le couteau sanguinolent à la main, qu'elle s'empresse de jeter. Pendant ce temps, mon frère, dans la stupeur et le désordre ambiant, se faufile dans les toilettes et fait disparaître les objets que j'ai jetés dans un lavabo avant de sortir.

Nous sommes dans un village et il n'y a que quatre classes : deux de filles et deux de garçons, mais cela suffit à déchaîner un chahut de tous les diables. Une institutrice m'accompagne chez le médecin qui se situe à deux pas.

— Ce n'est pas trop méchant, dans quelques jours, il n'y paraîtra plus. Surtout tu dis bien à ta mère de refaire le pansement midi et soir. De toute façon, je vais passer demain, je vois une dame près de chez vous.

Je retourne à l'école où ma mère et celle de Bernadette viennent d'arriver.

— Ça ne va pas se passer comme ça, nous allons porter plainte. Votre fille est complètement folle.

— Ma fille n'a rien fait. La vôtre s'est fait ça toute seule !

— Arrêtez ! Tout le monde est témoin.

Les gens attroupés acquiescent. Ils ont vu Bernadette le couteau à la main. Et aussi de nombreux témoignages attestent d'un harcèlement de cette dernière à mon encontre. Une entrevue se tient à la mairie avec les protagonistes, le maire, monsieur le curé et la directrice de l'école. Un terrain d'entente est trouvé. Ma mère ne porte pas plainte, mais Bernadette va devoir quitter l'école et aller en pension.

— Alors Marie, tu as gagné ta première partie. Félicitations.

— Merci, monsieur Henri. On joue !

Maintenant le contexte : nous sommes dans une année difficile, avec les événements d'Algérie en toile de fond, et particulièrement avec la bataille d'Alger. Nous habitons, mes parents, mon frère et moi dans une ancienne ferme qui est dans la famille depuis plusieurs générations. Ma mère, Colette, a hérité de la propriété quand mes grands-parents n'en ont pas voulu. Ils sont partis s'installer à Sète dans le midi de la France. Depuis longtemps ils rêvaient de soleil.

Mon père, Antoine, tient une concession automobile à Rennes, la ville voisine,

à une demi-heure de route. Ma mère est secrétaire de mairie. Mon petit frère Paul a 6 ans et va à la même école que moi. La vie est paisible pour nous, ma famille est aisée et nous ne manquons de rien. Nous passons nos vacances en alternance chez les parents de ma mère à Sète ou de mon père à Saint-Brieuc. Personnellement je préfère le Midi. Dès le printemps les températures sont douces et on peut aller jouer sur la plage et même, quand le temps le permet, se baigner.

Mais je dois bien reconnaître une faille dans ce bonheur. Et cela va marquer ma vie à jamais. Mon père était un homme adorable, en plus d'être beau et élégant. Ma mère était folle amoureuse. Leur rencontre ? Rien de plus classique. Un jour elle passe devant la concession et regarde par la vitrine les nouveaux modèles de voitures en exposition. Mais son attention est vite détournée et se porte aussitôt sur le beau jeune homme qui se trouve derrière la vitrine. Lui aussi a remarqué la jolie demoiselle. Un an après, ils se mariaient.

Seulement mon père avait un vice : l'alcool. Vous ne savez pas tout ce que cela peut faire comme ravages. Ou plutôt si ! Comme tout le monde. Mais pour moi c'est un choc de le voir certains soirs rentrer en hurlant. Ma mère pose un regard sur moi, elle n'a pas besoin de parler. J'ai retenu la leçon. Je prends Paul par la main et l'entraîne à l'étage dans sa chambre, et nous faisons nos devoirs. Une heure après ma mère vient nous chercher pour le repas. La maison est calme et mon père dort. Ma mère est magicienne. Je n'ai jamais compris comment elle faisait pour le calmer.

3
Juin 1957

Mais voilà, un soir le drame survient. Mon père a ses habitudes et certains soirs, avant de rentrer, il se rend dans un bar du quartier pour boire un verre entre copains. Ce jour-là, un peu plus éméché qu'à l'accoutumée, il se dispute avec l'un d'entre eux. En toile de fond les événements d'Algérie. Ne leur demandez pas le sujet de la polémique, ils ne le savent pas eux-mêmes. Bref, une bagarre éclate et d'un direct du gauche mon père envoie son adversaire au tapis. Seulement son crâne a heurté le zinc du comptoir. Il est étendu sur le sol et du sang coule de sa tête.

— Les premiers qui se penchent au-dessus de lui constatent qu'il est mort.

C'est alors qu'une femme – j'apprendrai plus tard que c'était sa maîtresse – saisit l'occasion et le conduit jusqu'à sa voiture, une Renault Frégate. Elle prend le volant et se rend d'abord au garage. Elle voulait aider mon père mais aussi ses intérêts. Mon père dort sur le siège passager. La fille le secoue.

— Mais fais un effort, réveille-toi !

— Laisse-moi tranquille.

— Hors de question, tu viens de commettre un crime !

— Quoi ? Qu'est-ce que c'est que ces conneries ?

Là, mon père commence à reprendre ses esprits et se remémore la scène. Il comprend enfin la gravité de la situation.

— Il faut que l'on se tire ! Va chercher l'argent dans ton coffre.

— Comment tu sais ça, toi ?

— Tu crois que c'est le moment ?

— Non, mais plus tard. Il va falloir que tu me fournisses quelques explications.